

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
; ; six mois, 14 ; ;
; ; un an, 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).

Roubaix, 20 Juin 1867.

BULLETIN.

Les scènes déplorables qui viennent d'affliger une des principales villes industrielles de l'Angleterre, Birmingham, démontrent une fois de plus combien ce peuple britannique comprend mal les libertés inscrites dans sa Constitution.

D'après le *Times*, c'est dans la journée du 17 que le conflit a éclaté à la suite de prédications plus qu'acribes d'un protestant irlandais contre les prêtres catholiques. L'orateur était allé jusqu'à accuser ces derniers d'être de véritables *pick pockets*, ce qui avait motivé une irruption des catholiques dans le local où se tenait le meeting. Les protestants se sont réunis à leur tour et bientôt il s'est livré entre les deux partis un véritable combat dont la police a été impuissante à prévenir les conséquences funestes.

On comprend que les catholiques aient protesté contre l'outrage jeté à la face d'hommes qu'ils vénèrent; mais il est regrettable qu'à propos de discours d'un énergumène, deux partis, de communions diverses, aient cru devoir engager une lutte sanglante. C'est un mauvais moyen de prosélytisme et de quelque part que soit venu l'agression elle sera blâmée par tous les honnêtes gens.

La police, dit le *Times*, n'a eu le dessus vis-à-vis des émeutiers qu'entre 5 et 6 heures du soir, après avoir été renforcée considérablement. Un grand nombre de personnes ont été grièvement blessées; plusieurs ont été menées à l'hôpital, et un certain nombre d'agents de la police (qui se sont admirablement conduits) ont été très-maltraités par la foule. Pendant la mêlée, 25 émeutiers ont été arrêtés. La maison du père du secrétaire de la société protestante locale a été assaillie par la foule. Les fenêtres ont été brisées et le mobilier endommagé.

Il faut nous ajouter que des prêtres catholiques se sont joints aux autorités pour engager la population à demeurer calme. C'est le *Times* qui leur rend cet hommage, mais il ne dit pas si l'exemple a été suivi par le clergé protestant et il continue ainsi son récit :

Dans la matinée du mardi, l'émeute anti-papiste a continué. Le *Riot act* (acte de l'émeute ou sommation) a été lu. La troupe a été appelée et l'on a télégraphié pour avoir des renforts.

Hier soir, un soldat du 3^e hussard a reçu un coup de feu dans Park street, et un policeman a été si dangereusement blessé que l'on désespère de ses jours; il est à l'hôpital.

Deux rues entières ont été livrées au pillage. Une chapelle catholique romaine a été abîmée. On voit circuler dans les rues des bandes d'hommes armés de gourdins. A midi et demi la ville était en proie aux alarmes.

Une dernière dépêche de Londres nous apprend que la tranquillité matérielle est rétablie à Birmingham.

Une scène du même genre mais amenée par des causes différentes, a eu lieu mardi à Londres :

Les ouvriers conservateurs tenaient une

réunion dans Saint-James-hall. Un certain nombre de membres de la ligue de réforme étaient présents; ils ont commencé par huer et siffler les orateurs du meeting. Bientôt ils se sont emparés des fauteuils, de l'estrade ainsi que du bureau. Une lutte acharnée a bientôt commencé; on se battait à coups de poing et à coups de canne. La police est accourue; elle a fait évacuer la salle.

A quand les coups de fusil ?

J. REBOUX.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

LES TISSUS.

Nous empruntons à *l'Avenir national*, l'article suivant :

Les industries textiles se présentent à l'Exposition universelle dans des conditions où elles ne se sont jamais trouvées; jus-qu'aujourd'hui des réglementations prohibitives ou protectrices n'avaient pas permis aux industriels de se montrer équitablement sur les mêmes marchés, ils pouvaient avoir la conscience les uns de leur force, les autres de leur infériorité, ils n'avaient pas été soumis à la grande loi de l'expérience qui sanctionne tout : dès que les barrières ont été abattues, même incomplètement, les classements se sont établis; il en est résulté une production et une consommation de marchandises qui n'ont pas eu de précédents dans le monde; non, jamais activité industrielle et commerciale ne put être comparée à celle de la période des années qui nous séparent du concours de 1862.

La Grande-Bretagne et la France y ont pris la première place, mais elles ne sont plus seules à se disputer les transactions, de nouveaux concurrents sont venus armés contre toutes les déceptions de leurs devanciers; ce sont : les Belges, les Prussiens, les Autrichiens, les Russes même, qu'un régime abrutissant avait tenus à l'écart jusqu'ici; ce sont surtout les Américains du Nord, sortis plus forts que jamais de ces terribles luttes où plus d'un s'était flatté de les voir succomber. Tous ont concouru à développer ce grand mouvement que nous constatons; les uns ont jeté dans l'Oural et la Tartarie les caravanes de leurs marchands; les autres ont attaqué par d'autres routes l'immobilisme où se complaisaient des populations esclaves d'une civilisation deux fois millénaire; d'autres encore, vers ces confins de l'Orient, ont fait briller aux yeux des Japonais nos étoffes françaises, plus riches que jamais de l'éclat des belles nuances que la chimie venait de nous révéler.

Si la démocratie européenne peut s'applaudir dans ces dernières années de quelques conquêtes, c'est à coup sûr de celles-là; elles n'ont pas été sans larmes, elles n'ont pas semé de ruines, au contraire; elles ont amené un bien-être matériel qui ne doit pas être dédaigné par ceux qui recherchent le développement moral de notre race. Dans ces échanges qui se négocient à l'embouchure de tous les fleuves, aux frontières abaissées de tous les états, à l'extrémité de tous les câbles électriques, les hommes ne mélangent pas leurs sentiments, leurs aspirations communes, ne se sentent-ils pas égaux, et si cela est vrai, pourquoi maudire notre temps qui, avec ses dehors d'égoïsme et son esprit de rivalités, n'eût pas d'âné plus humain et plus fraternel.

Nous oserions même dire que ce sont ces conditions de la vie moderne de l'Europe qui font notre force vis-à-vis des étrangers; pour leur faire accepter nos marchandises de tous les genres, nous ne les violentons plus, nous les étudions, et pour satisfaire à leurs prescriptions religieuses, à leurs préjugés, à leurs caprices, à leurs goûts primitifs, nous créons les mille variétés de tissus qui sont aujourd'hui dans le palais du Champ-de-Mars. C'est la première fois, disons-nous, qu'un pareil résultat est obtenu, et qu'une Exposition internationale vient en être la manifestation; c'est que jamais aussi, l'industrie des tissus n'avait mis en œuvre,

et en aussi grand nombre, les engins formidables qu'elle a employés depuis cinq ans, là où il n'y avait ni filatures, ni tissages, de grands établissements ont poussé en quelques mois, là où périssait le travail à la main, tous ont été mis en possession d'un outillage mécanique; là où de vieux procédés ne donnaient que des produits médiocres, les élèves de nos écoles sont venus apporter les applications des sciences nouvelles; or, en face de semblables efforts, le commerce pouvait-il ne pas donner la main à l'industrie? pour la seconder, il a couru aux extrémités du monde et les chiffres de tous les états de douane de l'Europe sont là pour dire que l'étape a été colossale : nous ne sommes qu'au début; en dépit de ceux qui, sous le coup de la crise actuelle, nous disent que les pléthores de marchandises sont incessantes à l'avenir, ils feignent de croire fermé à tout jamais le marché américain qui n'est pas près de se suffire, ils veulent ignorer que l'Asie, où pullulent des populations sans nombre, est enfin ouverte de tous les côtés aux séductions de nos modes et de nos tissus.

La période des travaux accomplis pendant les cinq dernières années par les industries textiles pourrait se résumer d'un mot, comme on caractérise les époques géologiques; on pourrait l'appeler : la période mécanique, la période automatique; elle mérite plus particulièrement ce nom par l'importance de son développement que par la nouveauté de ses conquêtes. A notre sens, les galeries des machines ou des tissus ne contiennent aucune de ces découvertes qui sont le point de départ d'un nouvel ordre de choses; nous ne trouvons là ni le métier de Jacquart, ni la peigneuse d'Heilmann, ni les châles de Ternaux, ni le velours de Montagnac; nul emploi de matières nouvelles, comme l'alpaca et le poil de chèvre; mais ce qu'on peut avancer sans être taxé d'exagération, c'est qu'à notre époque une pareille collection de tissus n'eût pu être rassemblée, et qu'ils viennent de la Belgique ou de la Saxe, de l'Espagne comme de la Suède. Ces produits offrent le caractère d'une supériorité très-marquée sur les Expositions précédentes.

A qui reviennent, en définitive, les honneurs d'un si grand concours; par quelles mains se sont accomplis les progrès que nous avons à juger? Nous le disons en toute conscience et sans crainte de contradiction : si nous avons à parler des articles de consommation générale, de ceux qui caractérisent le mieux la lutte actuelle, nous donnerons, pour les toiles et autres articles de lin, la palme à la pauvre Irlande, aux Flandres belge et française, à notre département de l'Orne; qu'il s'agisse de marchandises de coton, l'Angleterre est écrasante pour tout ce qui est à bon marché; les Etats-Unis produisent bien, mais leurs côtes ne semblent pas tout à fait sincères; Mulhouse prend la suprématie dès que le soin et le goût président à la confection de l'étoffe.

Trois puissances partagent nos faveurs pour l'emploi de la laine mélangée au coton : l'Angleterre livre au monde entier les tissus légers, lins mohairs, Orléans, Cobourgs, mais elle a pour sérieuse rivale Roubaix, la ville la plus industrielle qui soit au monde, qui n'a pas de concurrence pour savoir innover et tirer parti de toutes les matières, Roubaix qui, nous en avons l'expérience, va faire passer l'outillage mécanique dans des voies artistiques, où chacun de ses fabricants mettra le cachet de sa science et de son goût; il le faut, car la mécanique uniformise tous les produits, elle est antipathique par ce côté au génie de notre nation; la Saxe enfin a exposé de bonnes fantaisies qu'on regrette seulement d'être un peu trop les imitations des grands centres industriels que nous venons de mentionner.

Les tissus légers en laine pure : mérinos, mousselines, popelines, flanelles sont, sans conteste, un de nos plus beaux apasages; rehaussés par des teintures et des apprêts qui ne laissent plus rien à désirer, ils nous méritent la première place; la Saxe qui s'étudie à nous suivre dans cette voie ne saurait nous l'enlever.

En draperie, et en général dans toutes les industries où entrent des laines cardées, les concurrents sont plus nombreux; les draperies communes et de moyenne qualité ont pour rivaux : Leeds, Verviers,

Aix-la-Chapelle, Brunn, Reims, Louviers, Elbeuf. — Sedan et Elbeuf l'emportent pour l'emploi des laines fines; pour ses nouveautés, la France reprend un empire incontesté.

Nous venons de prononcer notre verdict sur les classes dont la consommation est celle de tous, sur celles qui sont le type saillant de cette Exposition; il nous faut maintenant parler de la soierie et de ses annexes, des impressions et du dessin industriel; mais auparavant exprimons un regret que tout le monde partagera : qu'est devenu le beau salon des dessins industriels qui, en 1855, attirait tant d'affluence, était l'objet de la convoitise de tous les étrangers? Où est cette pléiade d'artistes qui comptait des élus comme Depouilly, Coudère, Debreuil, Leroy et bien d'autres que je citerais de bon cœur? Elle est dispersée, et n'a ici que quelques débris; il semble même qu'on ne soit pas attaché à collectionner le petit nombre de survivants. Est-ce que l'art aurait été anéanti par la mécanique? Ou sont aussi ces belles galeries de châles imprimés, satinés, damassés, si chatoyants de leur mille couleurs, si savants dans leurs compositions? Elles ne sont plus représentées que par quelques heureux spécimens, mais qui ne feront point école et ne prouvent que la persévérance de quelques hommes de talent.

Au-dessous de tout ce qui est imagé, dans les vitrines lyonnaises, parisiennes ou alsaciennes plane un air de tristesse qui fait peine à voir. Le fin mot de tout ceci, c'est que la femme ne s'en remet plus aujourd'hui du soin de la parure à l'habileté de l'industriel, elle lui demande un canevas, une toile, elle se charge de la palette, elle pourvoit au décor, l'art ne présidant plus aux fêtes du vêtement et de son luxe, de quelles saturnales, de quelles extravagances de toilettes n'avons-nous pas été les témoins? — La femme une fois mise en possession des merveilleuses couleurs nouvelles, a eu dans ses costumes et dans ses modes des audaces sans précédents, sa seule préoccupation a été de se singulariser, en un mot la mode depuis cinq ans n'a plus été une question d'industrie, mais une affaire de tempérament.

L'art industriel subit donc un échec douloureux; s'en relèvera-t-il, la prédominance de l'individualisme à notre époque nous en ferait presque douter? que ses représentants, toutefois, ne perdent pas courage, les essais produits par Lyon et Saint-Etienne depuis quelque temps pourraient bien être le commencement d'une révolution dans ce sens, car Lyon et Saint-Etienne se distinguent entre toutes les citées manufacturières, par une richesse de compositions qu'on ne pourrait trop admirer : on ne peut pas pousser plus loin l'agencement du dessin, le modelé du coloris. Lyon et Saint-Etienne sauveront l'art industriel, si cet art peut être sauvé, et il le sera quand même, dût-il se réfugier tout entier dans la fabrication des étoffes d'ameublement, dans les magnifiques tentures et tapisseries qui revêtent toutes les parois du palais, il le sera quand même par les étrangers anglais ou allemands qui ne sont pas blasés comme nous de toutes choses et qui agrandissant le champ de leurs affaires, iront éveiller les désirs de nouvelles classes de consommateurs.

JULES MAURY.

Le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets la circulaire suivante :

Paris, le 15 juin.

Monsieur le préfet,

L'Empereur a été vivement touché des manifestations unanimes qu'a provoquées sur tous les points de l'Empire l'attentat du 6 juin. Il désire que des remerciements soient exprimés en son nom aux signataires de ces nombreuses Adresses qui, en

présence d'un danger commun, ont confondu, dans un même hommage d'attachement et de respect, le souverain de la France et le chef d'une nation amie, qu'elle avait accueilli comme son hôte.

Mes collègues sont chargés de transmettre aux fonctionnaires relevant de leurs départements ministériels l'expression des sentiments de Sa Majesté.

Conformément aux ordres que j'ai reçus moi-même, je vous prie, monsieur le préfet, de vous en faire l'interprète officiel auprès des autorités administratives, corps constitués ou associations particulières, dont la liste est insérée chaque jour au *Moniteur universel*.

Recevez, etc.

Le ministre de l'intérieur,
Signé : LA VALETTE.

P. S. — La Publication des Adresses a commencé, au journal officiel, le 8 juin.

On vient de distribuer aux Chambres le rapport de M. Du Miral sur le budget supplémentaire de 1867 et sur le budget prévisionnel de 1868.

Quant à l'exercice actuel, les recettes et les dépenses sont balancées par un surcroît de 36.433.222 au profit du Trésor. Les suppléments de crédits affectés au ministère de la guerre sont de 38.045.068 fr. L'expédition du Mexique prend 9.993.000 fr. Les achats d'étoffe et autres objets d'habillement 5 millions. La fabrication des nouveaux fusils et de cartouches appropriées 22 millions. Le ministère de la marine comporte une augmentation de 27.307.900 dont 18.383.216 pour les équipages de terre et de mer, et 7.380.000 pour les travaux et approvisionnements de l'artillerie.

Le budget ordinaire de 1868 est prévisionnellement fixé, quant aux dépenses, à 1 milliard 345.800.621. Le budget extraordinaire atteint le chiffre de 146.489.501. On arrive donc à un total de 1.695.290.122.

Dans le préambule de son travail, l'honorable rapporteur trace un rapide exposé de notre situation politique :

« A l'intérieur, tout est calme, l'initiative des réformes libérales, prise au mois de janvier par l'Empereur, témoigne de sa confiance dans la sagesse de l'esprit public; les élections partielles qui se succèdent sont la preuve de l'adhésion des populations à la conduite du Gouvernement. Le pays est fier de la splendeur de l'Exposition, heureux de voir réunis dans sa capitale les souverains du monde entier; reconnaissant envers l'Empereur, profondément dévoué à sa dynastie.

« A l'extérieur, bien des nuages se sont dissipés depuis la Conférence de Londres; on envisage maintenant l'avenir avec une confiance réfléchie; chaque jour s'affermissement davantage la bonne entente des Gouvernements et leurs intentions conciliantes, la solidarité des nations, la résistance instinctive universellement opposée à la perspective de luttes nouvelles, par les idées, les sentiments et les besoins d'une civilisation avancée, par une aspiration de plus en plus vive vers le progrès des arts, le développement des industries et le bien-être général.

« Nous marchons ainsi, lentement et sûrement vers la paix stable, seraine et confiante qui était si nettement dans les vœux de l'Empereur lorsque en 1863, il proposait aux autres puissances de se réunir en Congrès. »

Rome vient d'avoir un prélude aux fêtes centenaires qui attirent, de tous les points du monde, un si grand nombre de prélats et de visiteurs dans la ville éternelle. C'était le 17 juin, lundi, l'anniversaire de l'avènement du Souverain-Pontife. Comme les précédentes années, mais cette fois avec une solennité particulière, le Sacré-Collège et les autorités romaines ont présenté leurs félicitations au chef de l'Eglise. On ne comptait pas moins de deux cents évêques dans le cortège qui s'est rendu au Vatican parmi les flots de peuple et d'étrangers.

C'est le cardinal Patrizi qui a porté la parole. Sa Sainteté Pie IX a répondu par une allocution dont nous recevons l'analyse télégraphique. Il a dit que pendant